



C'est d'actualité

Une « Divine Comédie » pour le XXI^e siècle

Nouvelle traduction, rapide, nerveuse et discutable, du grand œuvre de Dante, par René de Ceccatty

HISTOIRE LITTÉRAIRE

NICOLAS WEILL

DANTE ALIGHIERI (1265-1321) habite plus que jamais notre temps. Un indice sûr en est l'accélération des traductions que connaît sa *Divine Comédie*, ample exploration menée dans le royaume des morts sous la houlette de trois guides (Virgile, Béatrice et – on l'omet souvent – saint Bernard), poème chrétien et médiéval en même temps que monument universel ayant fasciné Victor Hugo, Jorge Luis Borges, Ezra Pound, George Eliot, Ossip Mandelstam, Primo Levi et tant d'autres. Les horreurs du XX^e siècle ont donné à l'« Enfer » de Dante, aède national de l'Italie renaissante au XIX^e siècle, une sinistre jouvence. Faut-il croire que les rêveries d'immortalité cybernétiques, le désir de « *transhumaniser* » l'homme (le terme *transumanar* se trouve bel et bien dans le texte) vont à leur tour redonner une actualité au « Paradis », au-delà de la théologie qui s'y étale ?

En moins de deux ans, deux versions françaises sont venues s'ajouter à la littérature secondaire toujours foisonnante – ne signalons que l'admirable *Introduction à la Divine Comédie*, de Carlo Ossola (Le *Félin*, 2016) – et aux quelque quatorze traductions en vers publiées depuis les années 1930. Tandis que Danièle Robert publiait chez Actes Sud, en 2016, la première partie de son édition bilingue, le romancier, éditeur et traducteur René de Ceccatty en propose aujourd'hui une intégrale en poche (Points, 696 p., 13,90 €). Elle se présente sans note, quoique précédée d'un essai introductif conséquent, en forme

de déclaration d'intentions.

Le choix de l'octosyllabe

Habilement, l'écrivain devance les controverses que ses partis pris, adoptés au nom de la fluidité, pourraient susciter, et pas seulement auprès des spécialistes. Peu sensible aux harmonies religieuses, René de Ceccatty considère le Paradis comme un monde totalitaire dont Béatrice serait l'imbuvable propagandiste. Le choix de l'octosyllabe (*La Divine Comédie* se scande en vers de onze pieds) a le mérite d'imposer à la lecture un rythme plus contemporain, plus nerveux – celui de la marche rapide. Mais il impose certains sacrifices d'images, de néologismes, parfois aux dépens de la variété des langages et des styles de la *Divine Comédie*.

Ne prenons que la fameuse exclamation sur l'exil, prononcée par Cacciaguida, l'ancêtre que Dante croise au Paradis (chant XVII). Jacqueline Risset (1936-2014), dont la traduction fit date (Flammarion, 1985-1990), la restituait par « *Tu sentiras comme a saveur de sel/ le pain d'autrui, et comme il est dur/ à descendre et monter l'escalier d'autrui* ». Chez René de Ceccatty : « *Tu sauras que le pain d'autrui/ A goût amer. Et qu'il est dur/ De quérir l'hospitalité.* »

En revanche un « *Popol* », mis dans la bouche du pape français Jean XXII (1244-1334) pour dénigrer l'apôtre Paul, rend avec bonheur la virtuosité dans la polémique et le mélange des genres typiques du réalisme qui, chez Dante, cohabite avec le fantastique et l'inhumain. Ces choix se justifient à l'aune de la lisibilité. Reconnaissons que le but est atteint. ■